

CHAPITRE IV.

DÉCADENCE RELIGIEUSE.

I.

Comment les représentants de l'Église et de sa souveraineté en vinrent-ils à laisser prendre à la morale une prédominance sur le dogme? Comment ceux-là même dont la mission était de conserver l'harmonie du système chrétien abandonnèrent-ils en quelque sorte ce qui en faisait la force? Il est facile de trouver les motifs qui entraînaient les fidèles dans une telle direction, mais ce n'est que dans l'histoire que l'on peut trouver ceux qui engagèrent le clergé, dont le devoir était de maintenir la pureté de la religion, à s'écarter ainsi des vrais principes, et à se laisser aller au courant de la décadence au lieu de lui résister.

Le clergé semble en effet avoir oublié que le but de la religion n'est point de justifier ni d'accepter les faiblesses humaines, mais bien de les combattre.

Cette opposition entre le cœur et l'esprit, la morale et le dogme, se montre dès les premiers jours de l'Église : elle était inhérente à l'idée religieuse. Il s'ensuivit deux tendances principales, l'une au raisonnement et à l'énergie, l'autre à l'amour et à la douceur. Saint Paul et saint Jean les représentent tout d'abord, comme plus tard Bossuet et Fénelon. Ces deux tendances sont la force et la faiblesse de l'Église. Aussi, pendant toute la période organique et ascendante, l'esprit de saint Paul a-t-il dominé dans la chrétienté, tandis que l'esprit de saint Jean domine, au contraire, dans la période de critique et de décadence.

L'Église avait le sentiment de ces vérités. Aussi, tant qu'elle eut confiance en elle et dans sa souveraineté, elle eut une attitude offensive; elle allait en conquête et défiait ses ennemis : *elle dogmatisa*; quand elle eut perdu cette confiance et l'espoir de reconquérir sa souveraineté, elle se replia sur la défensive; elle se fit humble, insinuante : *elle moralisa*. D'abord elle modifiait les hommes, plus tard elle se modifia pour les hommes; elle connut le doute et la crainte, elle qui ne connaissait que l'espoir et la foi.

Ce que c'est que de regarder derrière ou devant soi! ce que c'est que d'entraîner ou de retenir, d'ordonner ou de prier, d'être homme ou femme, de vouloir être belle ou d'aimer la beauté!

Le dogmatisme dans l'Église était l'amour, peut-être trop sauvage, de sa virginité; le moralisme est d'un abandon plus coquet, à coup sûr trop fragile.

Tout est là! les moines songeurs et..... les abbés galants.

Je me tais. Il n'est pas bon d'insulter à ceux qui meurent.

II.

L'empire ayant établi la papauté, résista longtemps à son autorité; c'était un fait grave, une véritable révolte du pouvoir contre la souveraineté. Elle s'étendit partout. La féodalité prit modèle sur l'empereur. Il y eut des guelfes et des gibelins dans toute la chrétienté. Le désordre fut excessif. La souveraineté de l'Eglise commençait à peine à se rétablir, elle avait à peine l'espoir de subalterniser définitivement les pouvoirs temporels, que le soufflet d'Anagni et le massacre des Templiers lui firent d'inguérissables blessures. Le schisme papal vint s'ajouter à ces causes de faiblesses, et lors du concile de Constance il devint évident que désormais le pouvoir temporel était le protecteur de l'Eglise, et presque le juge de la papauté. Il n'était plus leur sujet. L'usurpation était consommée. L'Eglise devint timide et tâcha de reconquérir par la ruse ce que l'audace n'avait pu défendre. Elle se fit tendre, aimante, presque plaintive; elle voulut obtenir de l'amour ce que la raison et la vérité ne lui avaient pas donné. Enfin elle compta plus sur la bienveillance que sur la justice, et consentit à mendier comme une aumône ce qu'elle avait légitimement proclamé comme son droit.

Quand on parle de révolution, il ne faut jamais oublier que ce grand drame eut bien des héros. Le premier acte est l'œuvre des rois, c'est la séparation des pouvoirs; le second est celle des nobles, c'est le protestantisme; le troisième est celle des bourgeois, c'est la

philosophie; le quatrième se joue de nos jours, il est l'œuvre des peuples. A la fin de chaque acte, ceux qui furent chargés du principal rôle passent dans le chœur, puis ils gémissent et récriment jusqu'à la fin de la pièce, et font de grotesques efforts pour remonter sur la scène. Cet intermède ridicule est fort divertissant.

Ah !..... il me semble que ma plume grimace en écrivant ces mots. Je ricane à faux et je me bats les flancs pour étourdir la douleur.

Et ce n'est point que je regrette rien de ce qu'emporte le temps : il ne prend que son bien. Mais c'est une souffrance amère que de suivre pas à pas les progrès de la dissolution d'un être harmonieux. Il semble qu'il eût mieux valu qu'il ne fût point né. Ce n'est pas seulement l'horreur du mal qu'on éprouve, mais l'indignation grandit de tout le souvenir de la beauté. Le cœur se soulève à la fois de honte et de regret, et l'on s'étonne, si la mort a le droit de le toucher, que frappé d'un seul coup il ne tombe pas tout entier, jeune et vierge encore, enseveli dans sa gloire, ignorant de l'injure et surtout du déclin.

III.

Le siècle qui sépare le concile de Constance de la Réforme, renferme toutes les origines de la décadence chrétienne et du socialisme moderne. C'est dans cet intervalle que la papauté perdit son prestige, et que la catholicité fut brisée. Le chef de la hiérarchie catholique remplissait trois grandes fonctions : il veillait à la pureté de la doctrine, il était ainsi la personnification de l'unité morale qui, si l'on compare le monde moderne

au monde païen, ne faisait de la chrétienté qu'un seul empire. Il maintenait l'unité de résistance de cet empire contre l'envahissement terrible du mahométisme. Il tendait inévitablement par la nature unitaire de son action à ramener à la constitution de centres exécutifs d'un ordre plus élevé la forme féodale, si irrégulière et si fractionnée. La papauté était à la fois, la gardienne de la constitution d'un empire, le drapeau d'une armée, un type d'administration unitaire. Or, pendant ce siècle, les mahométans furent arrêtés; sur plusieurs points ils durent même reculer et perdirent l'Espagne; la féodalité semblait mourante, et tous les Etats gravitaient invinciblement vers l'unité. Les rois avaient attaqué l'autorité politique du pape. La réforme attaqua son autorité morale. De ce jour la papauté fut inutile et n'eut plus de raison d'être. Le caractère des institutions impuissantes est d'être corruptrices. Elles s'efforcent de reconquérir par des moyens contraires à leur nature l'influence et l'autorité qu'elles ont perdues. Ce qu'elles ne peuvent exiger, elles tâchent de le gagner et tentent de remplacer la force par l'éclat. N'étant plus entourées de respect, elles s'entourent d'ornements et substituent le luxe et la richesse à la véritable puissance et à la dignité.

La papauté fit ainsi; elle résolut d'éblouir les hommes, et crut qu'en attirant les regards elle amènerait les cœurs; elle fut la véritable protectrice des arts. En agissant ainsi, elle contribua certainement au progrès de l'humanité, mais elle activait de tous ses efforts la décadence du christianisme.

Constantinople venait d'être prise par les Turcs; le schisme grec allait donc cesser. Dieu semblait donner

lui-même la victoire aux Latins en frappant ce culte efféminé qui leur causait tant d'horreur et qu'ils regardaient comme une idolâtrie. Et cependant en pénétrant chez les Latins avec les Grecs chassés de leur patrie, les éléments corrupteurs du spiritualisme qui venaient de perdre l'Orient, allaient, dans l'Occident, se développer sous l'influence de l'art. Il doit, avons-nous dit, cette puissance désorganisatrice à son caractère essentiellement panthéiste.

Un culte spiritualiste allait lui faire un appel insensé. Qu'allait-il arriver?

IV.

L'art chrétien avait une dominance tout autre que celle de l'art païen, et chez lui le sentiment l'emportait de beaucoup sur l'idéal antique; son but était par l'action et le mouvement, par l'expression, de produire des émotions, comme celui de l'art grec était par l'harmonie d'éveiller la pensée. Aussi tous les artistes d'Athènes furent-ils philosophes et penseurs; ceux de la chrétienté furent surtout des hommes de sentiment et de sens exaltés.

Du jour où la vue d'un saint ou du Christ mourant eut violemment ému l'âme, on en vint à croire qu'alors que l'effort unique de la pensée vers la conception de l'infini ne suffisait pas pour éveiller l'amour divin, il était permis de l'exciter par la contemplation des images; et c'est ainsi que la charité, au lieu de venir par l'intelligence et la foi, naquit de l'ébranlement des sens, et qu'au lieu de demander la *grâce* à l'esprit éternel, on osa la demander à la nature. Il en avait toujours été

quelque peu de même dans la chrétienté; car, l'homme est *un*, et nulle doctrine, si forte soit-elle, ne peut absolument scinder son être; mais les efforts de l'Eglise avaient toujours maintenu cette tendance dans de sages limites, et jusqu'alors elle avait été tolérée comme une faiblesse, loin d'être encouragée comme un moyen de perfection; elle était surtout dangereuse en ce que ce moyen d'action sur l'âme est d'autant plus énergique qu'il s'adresse en elle aux sentiments les plus matérialistes, l'amour et la famille.

Ce que nous avançons ici fut bientôt démontré par ce seul fait que l'art, dans ce but, se consacra presque tout entier à la reproduction de la Vierge et de l'enfant Jésus. Dès à présent, on peut pressentir, alors qu'il pénétrait dans le culte, quel ravage allait produire ce procédé d'élévation de l'âme vers l'infini qui tendait à faire aimer Dieu comme on aime un enfant au berceau, comme on aime sa maîtresse. Toute l'économie chrétienne en était ébranlée.

Platon l'avait dit autrefois : aimez les beaux corps, ils vous feront aimer les belles actions; aimez les belles actions, elles vous feront aimer les beaux sentiments; aimez surtout les beaux sentiments, car ils vous donneront l'amour des belles pensées. Ce qui pouvait arriver aux chrétiens de plus heureux dans une telle voie, c'était de devenir platoniciens; mais ils ne le pouvaient; c'était avouer que l'amour de la vérité naissait de celui de la beauté; c'était rentrer dans le naturalisme.

Cependant cette forme nouvelle de la recherche du sentiment conserva le nom de son inventeur : l'amour devint platonique, le culte allait le devenir, et plus tard

la chrétienté présenterait ce spectacle effrayant d'un peuple niant la perfection dans le monde physique et appelant ce monde lui-même comme créateur de la perfection morale; électisme étrange qui devait abrutir ou énerver des générations entières.

L'Italie, la première, souffrit de ce poison. Sous l'influence de l'art papal, elle eut bientôt perdu la loyauté, le courage, l'honneur, toutes les vertus chrétiennes; avec sainte Thérèse, dont nous allons parler, cette affreuse maladie tua l'Espagne; en France, en quarante années, elle nous a réduits à la mort de ce temps.

V.

Alors que l'empire d'Orient succombait, et que l'Italie voyait grandir ce culte énervant de la Madone et du Bambino, Jeanne apprenait même aux femmes le courage et l'énergie indomptables, et la France revoyait les miracles. Comment prévoir que c'était de son sein même qu'allait sortir le plus puissant appel à ces faiblesses, à ce découragement des cœurs qui avait livré la moitié de la chrétienté aux musulmans? A Constance on jugeait deux hommes, les précurseurs de la foi nouvelle, Jean Huss et Jérôme de Prague, deux prophètes et deux martyrs, nos aïeux, à nous, les enfants du Thabor! Dans le concile siégeait un autre homme, un de leurs juges, un de ceux qui pleuraient en livrant les témoins de l'avenir au bûcher. Cet homme était envoyé par la France; il était honnête, vertueux, honoré, savant comme pas un; il eût avec joie, pour la chrétienté, donné tout son sang; il faisait plus encore, il offrait en holocauste le sang des justes à son Dieu. Eh bien! cet homme, ce

représentant du peuple très-chrétien et de l'Eglise, ce juge qui défendait le dogme à ce prix, il portait dans son cœur et dans son front la mort du dogme et de l'Eglise; il allait tuer, il allait déshonorer ce qu'il voulait défendre. Ah! ce ne sont point là des hasards! Destinée! destinée! quelle science inconnue dort encore dans ton sein? Fatalité, forme décevante, un esprit est en toi! Quel est ton nom?

Il en est deux que l'esprit gémissant des ruines n'oubliera jamais : ce sont le tien et celui de ton livre empoisonné, Gerson!

On a dit de ton œuvre que c'était le plus beau livre écrit de la main des hommes puisque l'Evangile était de Dieu. Si l'on juge de la beauté d'un livre par le mal qu'il a produit; rien des hommes, en effet, rien ne fut aussi beau.

L'Evangile avait fait la chrétienté, créé tout un monde : ce livre allait le détruire.

C'était l'*Imitation*.

VI.

Ce livre, qui faisait de l'amour du Christ toute la loi, ce livre, qui faisait de l'*imitation* de sa vie toute la morale, éteignait ces haines vigoureuses du mal, cette passion ardente de la justice d'où naissait toute l'énergie du chrétien : la douleur n'était plus le signe de la force de Satan, un reste de sa puissance, contre laquelle devait lutter, jusqu'à la dernière heure, le soldat du Christ, destructeur des méchants; non, c'était presque une joie; il fallait aimer le martyr, ce vœu si coupable aux yeux des pères de l'Eglise; il fallait aimer la douleur!

Le CHRIST n'était plus ce fils de Dieu rayonnant d'une gloire immortelle, roi des hommes, dont la parole ardente avait foudroyé les empires, en exhaussait de nouveaux. Il était l'agneau, la victime; en lui brillaient la souffrance, la misère et la douceur, enfin les mérites de JÉSUS, et c'étaient ces mérites dont la contemplation devait éveiller l'amour et conduire à la vertu.

Arrêtons nous ici : sur l'organisme humain plane un harmonieux mystère. Chaque fois que nous nous laissons entraîner à quelque chose de mauvais, soit physiquement, soit moralement, un désordre violent se fait sentir dans tout notre être; il souffre; le corps se révolte ou l'âme s'indigne : c'est un avertissement; c'est le signe du mal. Mais si, par des jugements préconçus, une idée fautive ou des sens déjà blasés, nous persistons dans cette voie funeste, bientôt nous y sommes entraînés avec une violence fatale. Désormais, nous irons jusqu'au bout, jusqu'à la mort. Juste vengeresse de l'ordre transgressé une force invincible pousse l'être au néant; et ceci est une grande harmonie. Si, quand les individus s'écartent des lois éternelles, ils ne marchaient pas vers leur destruction, bientôt ils auraient substitué à la vie générale un effroyable chaos.

C'est ainsi que la justice a placé la force ou la faiblesse, la joie ou la tristesse, le plaisir ou l'ennui, le repos ou le trouble, la vie ou la mort sur la route du bien ou du mal. Aussi, aimer la douleur est-il aimer le néant; aimer le bonheur, est-il aimer Dieu.

Mais le mal n'est pas seulement dans les actes, il est aussi dans les oublis. Les sens, appelés trop souvent à produire une émotion qui les néglige et ne leur rend

pas ce qu'ils lui ont donné, se fatiguent, se lassent et cessent de porter à l'esprit des accords pour eux inutiles. Alors, un phénomène horrible se manifeste; indifférents désormais à l'harmonie, les discords et les dissonances les émeuvent et les agitent encore, et l'âme insatiable retrouve pour quelques instants la vie, avec la sensation qu'elle avait perdue.

Tel était l'enseignement de l'*Imitation*, le poison mortel que ce livre funeste allait verser comme une eau pure aux générations altérées d'amour; son action délétère ne se fit pas partout aussi rapidement sentir.

VII.

En Italie, où les mœurs prirent immédiatement tant de facilité, ce mouvement s'arrêta aux conséquences que j'ai signalées. Les sens, appelés au secours de l'âme, ne furent point oubliés, l'art et la science brillèrent d'un grand éclat, et si le culte énerva l'Italie, il ne put l'abrutir; le luxe et les courtisanes la sauvèrent comme Athènes de ce dernier malheur. Mais le courage, cette vertu fondamentale, reçut une grave atteinte, et malgré des luttes continuelles contre les Turcs, les Vénitiens et les Génois eux-mêmes ressentirent le triste effet d'une fausse doctrine.

En Espagne, où l'idée conserva plus d'austérité, les sens écrasés par une lutte impossible, des appels incessants, des travaux sans récompense, durent chercher dans la souffrance une excitation plus vive, un aliment nouveau; et l'âme, qui ne trouvait plus d'extase ni d'amour devant la madone à l'enfant, les retrouva devant la vierge des douleurs. Les mérites de Jésus s'y joigni-

rent, les murs des églises et des couvents se tapissèrent de tableaux hideux de supplices, un instrument de torture dessina le palais des rois, et tout un peuple chercha l'amour de Dieu, du bonheur et du calme éternel, du repos infini, dans l'arsenal des bourreaux. Enfin sainte Thérèse fut offerte en exemple aux fidèles! Sainte Thérèse! Bacchante sacrilège, convulsive, tremblante, et les yeux abattus, couchée sur le corps de son divin amour, les lèvres frémissantes, pâle et fouillant au fond de ses blessures pour y trouver du feu, du sang et des baisers!

C'était assez pour tuer un peuple; ainsi finit Rome, amante de la douleur. Elle était grande, elle périt coupable d'un même crime. L'Espagne alors était grande, courageuse, loyale, reine sur les deux mondes, reine sur les mers. Sa gloire illuminait la terre, son jeune empire semblait devoir l'enserrer, elle semblait le mériter.... Quelques jours encore et ce peuple n'était plus. Sa gloire est son remords, son empire était un songe, rien de ce qu'il a fondé n'a vécu! Il tombe! sans héritier, sans éclat, sans vertu, sans honneur. Il avait aimé la mort; tout de lui, tout appartient à la mort.

C'est ainsi que la chrétienté perdit les plus beaux joyaux de sa couronne!

O saint Antoine! saints des thébaïdes, anachorètes qui fuyiez les mêmes crimes au désert! Lorsque ces sombres images des vierges chrétiennes déchirées par le fer des bourreaux, venaient, plaintives dans la nuit, errer sur votre couche, et soulevant de leurs bras défaillants vos têtes endormies, versaient sur votre front leur dernière larme, exhalaient sur vos lèvres leur dernier soupir! Ah! vous le saviez, que c'était là l'œuvre du démon.